LE SAMEDI 5

- -Oui, elle est arrivée à la maison à votre nom et le patron vous la renvoie.
  - -Ah! il y a une réponse?

—Non, m'sieu.

-Le jeune homme se retira, non sans avoir dit ironiquement, comme s'il avait reçu un fastueux porboire:

-Merci, m'sieu.

Ludovic Apollain, intrigué, ouvrit fébrilement la lettro : des la première ligne il rougit. Voici ce que disait la missive :

" Monsieur le poète,

" Excusez mon audace, qui est grande; je suis certaine que votre cœur me la pardonnera. J'ai lu vos vers sur un sac de crottes en chocolat dont on m'a fait cadeau et j'en ai été touchée.

"Un poète comme vous ne peut être qu'un homme supérieur et l'on n'a pas besoin de vous voir pour vous estimer : je suis orpheline, j ai quelque fortune et je suis seule avec une gouvernante et une bonne.

"Je scrais au comble du bonheur si vous vouliez consentir à venir prendre le thé chez moi le mardi ou le vendredi : on fait de la musique.

"Je n'ai pas besoin de vous en dire plus long. Votre grande âme me comprendra.

"Daignez recevoir, monsieur le poète, mes compliments les plus chaleu-"CÉLESTE MOUTON."

Apollain resta abasourdi pendant quelques secondes.

Il relut la lettre et se mit à rêver.

Des projets de mariage s'ébauchèrent en son esprit fiévreux ; il se voyait déjà conduisant à l'autel sa correspondante, si jolio dans sa toilette de mariée et si douce, comme son nom. Car, il ne pouvait en douter, c'était une proposition déguisée d'union. O prestige de la poésie!

Le mardi ou le vendredi? Le poète était perplexe.

Précisément la journée du mardi s'achevait. Peut-être aurait-il l'air de montrer un empressement de mauvais aloi en y allant le jour même? Et



... Tu vas en prendre un de ces lavages, je t'en passe mon gant...

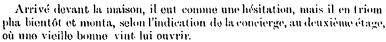
puis, aurait il le temps de s'acheter une paire de souliers vernis et une cravate blanche?

D'autre part, attendre jusqu'au vendredi c'était se vouer au supplice de la curiosité et de l'attente anxieuse. Pourrait-il y tenir? Non; il valait mieux qu'il se déci lât tout de suite.

En moins de temps qu'il ne faut pour le chanter, Ludovie Apollain enfila sa redingote et descendit l'escalier.

Dans la rue il se dirigea vers le cordonnier pour se chausser de vernis, puis vers un chemisier pour se cravater de blanc.

Ainsi équipé, le cour tressautant, il prit le chemin de la demeure de Mlle Céleste Mouton dont l'adresse était sur la lettre.



On l'introduisit, tout ému, dans un salon aux tons fanés. Deux dames étaient installées dans des fauteuils. L'une semblait porter péniblement la quarantaine sonnée; l'autre sensiblement plus jeune, avait une tigure avenante.

C'est à cette dernière que Ludovic Apollain, poète, adressa tout d'abord ses hommages, en s'inclinant cérémonieusement:

-Mademoisolle, je me suis permis.

Mais la personne ainsi honorée se leva vivement et désignant sa voisine, dit sur un ton de présentation, avec respect, commo avec une gaffe :

Mademoiselle Céleste Mouton.

L'effet fut prodigieux.

Apollain se redressa, pâlit, verdit, rougit, bégaya, balbutia des excuses. Mais le coup fatal avait été porté à ses illusions. Co n'était pas là la jolie fiancée qu'il avait entrevue dans sa réverie, ce n'était pas là l'adorable épouse qu'il avait promise à son cœur.

En vain la demoiselle d'âge mûr, que l'incident avait quelque peu froissée, essayait elle, par des grâces surannées, de faire oublier les rides qui, sous la couche do poudro de riz, proclamaient irrévérencieusement le nombre respectable de printemps pendant lesquels elle avait soupiré; en vain les autres invités, venus les uns après les autres, se dépensaient ils en esprit facile, en vain un professeur de piano massacrait-il quelques morceaux d'opéras, le poète ne pouvait se remettre de sa blessure morale. Et quand après deux mortelles heures passées dans le salon de Mile

Céleste Mouton, Ludovic Apollain se retrouva dans la rue, il se prit à regretter profondément de s'être leurré si subitement sur le bonheur qu'il devait atteindre.

-Et voilà, se dit il en forme de conclusion, où mène le prestige de la poésie : à être l'objet de la flamme d'une orpheline de quarante-cinq ans. EDMOND CHAR.

### SON DÉFENSEUR

Frem.—Tiens, Toto, voici cinq cents pour toi. A propos, penses-tu que ta sœur m'aime.

Toto.—Je le crois. A midi encore elle a pris votre défense.

Frem.—Ah! quelqu'un m'attaquait donc!
Toto.—Oh! non. Rien de sérieux. Papa disait que vous aviez l'air d'un âne et Berthe a répliqué qu'un homme intelligent comme papa ne devrait pas s'amuser à juger d'après les apparences.

#### LE POST-SCRIPTUM

Première partie d'une lettre d'amoureux à sa belle :

".....Pour vous je traverserais les forêts les plus inextricables, les mers en furie ; j'affronterais les animaux les plus féroces et les vents les plus dévastateurs. Ni la distance ni les éléments déchaînés no pourraient 

P. S.—J'irai vous voir demain, s'il ne pleut pas.

# UN PERDANT

Le patron — Vous avez demandé la permission de ne pas travailler hier après-midi disant que vous étiez malade. Or, je vous ai vu aux courses et vous m'aviez l'air bien portant.

L'employé —Ce doit être après la première course. Oh! si vous m'aviez vu après la deuxième. L'étais à faire pitié

## AU BUREAU DE POSTE

M. Serrepoigne.—Comment! Un timbre de plus, parce que cette lettre pèse un peu plus que le poids. Mais, j'en ai envoyé des centaines qui pesaient moins et je n'ai pas regardé à payer le plein prix. Le gouvernement n'est qu'un peigne et je voterai contre, ben sûr.

## **ENCOURAGEMENT**

Lu sur l'écriteau d'un mendiant aveugle :

" Ne rougissez pas de ne me donner qu'un sou ; je ne peux pas voir."



Et Damien rit comme un fou, mais...



...Jack va se secouer et ... (Suite à la page 6)